

## La Croix rouge

Construite au début du XVI<sup>ème</sup> siècle, cette vaste demeure qui occupe l'angle de la rue Saint Pierre et de la rue de Bonnes-Eaux, fut agrandie et mise au goût du jour au XVIII<sup>ème</sup> siècle comme le prouvent nombre d'éléments de son architecture extérieure, tels ses encadrements de fenêtre et sa superbe porte d'entrée en chêne qui compte quelque 250 ans d'âge. A l'intérieur, la plus ancienne de ses huit cheminées date de l'époque de sa construction, les autres témoignent du goût et du talent des tailleurs de pierre et des sculpteurs du siècle des lumières.



La Croix rouge est aujourd'hui propriété privée et ne se visite pas.

En 1570, la propriété appartient à René Sigoigne, archer, qui la transmet à son fils aîné, notaire à Précigné. Celui-ci est marié avec Marie-Antoinette Drouet, dont il aura plusieurs enfants dont une fille, Gabrielle, née en 1649, qui restera célèbre dans les annales de l'histoire du village.

Après être passée en de nombreuses mains, la propriété échoit, sur saisie en 1760 à maître Urbain Tampier, huissier qui y fait de nombreux travaux d'embellissement et décide d'y installer une auberge à l'enseigne de « La Croix rouge ». Aujourd'hui encore, les supports qui la tenaient fixée sur la façade sont toujours en place. L'inventaire minutieux du 9 avril 1784, établi lors de la vente de l'hôtellerie aux époux Arthuis, maîtres boulangers, est une mine de renseignements sur la distribution des pièces restée la même de nos jours et sur leur décoration et leur mobilier. Il nous révèle également que l'auberge tenait lieu de relais de poste à chevaux et que les propriétaires y avaient fait installer un billard et un jeu de boules avec buvette (à l'emplacement des actuels 7, 9 et 11 rue de bonnes-Eaux, alors dépendances de l'auberge et sur le parking contigu).

Devenue veuve, Jeanne Arthuis se remarie pendant la Révolution avec Jean Chalumeau, un tisserand de treize ans son cadet. Le nouvel hôte est un farouche républicain nommé officier municipal dès 1792. Le 9 ventôse an 7 (9 mars 1799) il paie de sa vie ses opinions politiques. Victime d'un règlement de comptes (il se peut que ce soit lui qui ait dénoncé aux autorités son voisin François Duval dont nous avons conté la fin tragique lors de l'étape précédente), il est abattu de deux coups de feu tirés par les Chouans dans un champ proche de la Commanderie et achevé au poignard.

Sa veuve vend les lieux en 1808 pour s'installer à Paris. Dès 1823, « La Croix rouge » cesse d'être une auberge pour devenir une maison particulière dont les vieux murs si attachants renferment toujours de nombreux souvenirs de son passé historique.

Maryse Morin

Moi, Gabrielle, fille de Maître René Sigoigne, notaire royal à Précigné, je suis née en cette maison en l'an 1649. Le 2 mars 1683, j'épousai, en l'église Saint Martin, Julien Thieslin du Coudray qui possédait le manoir de Bonnes-Eaux tout près de l'ancienne motte féodale de ce village à quelques pas d'ici. Marie et Renée, nos filles, naquirent en 1685 et 1686. Hélas, victimes de la contagion, elles quittèrent ce monde en 1690. J'éprouvai un tel chagrin de cette perte cruelle que je tombai très malade et que l'on me crut morte. C'est alors que je devins l'héroïne d'une aventure restée célèbre à Précigné. On me mit en terre au cimetière du village à la tombée de la nuit. Ma servante m'avait revêtue de mes beaux habits et de mes bijoux. Un valet de ma maison n'écoutant que sa cupidité vint déterrer mon corps en s'éclairant d'un flambeau. Il tenta de retirer la bague que je portais au doigt et ne pouvant y parvenir, le misérable se servit de son couteau pour entamer mes chairs. Sentant la morsure du métal, je sortis de ma léthargie et je criai « Vous me faites mal ! ». Apeuré de m'entendre, le scélérat s'enfuit et je regagnai ma maison à la grande stupeur de mon mari et de mes voisins.

*« La dame de Bonnes-Eaux » mourut « pour de bon » le 26 juin 1734 à l'âge de 85 ans et elle fut enterrée dans le caveau du cimetière qui lui avait servi 40 ans plus tôt !!*